

NOUVEAU  
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

Si nos Dames conservent l'empire des modes, si leur goût sert de modèle aux élégantes de toutes les parties de l'Europe, pourquoi cèdent-elles aujourd'hui aux habitudes de nos méthodistes voisins : ne voilà-t-il pas que les plus jolies femmes ont décidé qu'il n'était plus de bon ton de rentrer en ville avant la fin de décembre. Elles veulent imiter les Anglais et célébrer les fêtes de Noël au fond de leur campagne : les plaisirs, les grâces et le goût y restent ensevelis avec elles; aussi on ne peut encore parler des modes, ni pressentir celles qui seront le plus en vogue cet hiver. On parle de quelques costumes espagnols, de fraises, de crevés sur des manches longues. Les pelisses seront, à ce qu'il semble, généralement adoptées. On s'occupe déjà à enrichir ce vêtement précieux à



la santé, de toutes les recherches du luxe. On en portera en cachemire, en velours brodés; mais les plus générales seront en soie; nous en avons vu de très-jolies et de très-chaudement ouatées dans les prix modérés de 50 à 60 francs. Les chapeaux négligés les plus distingués, sont en velours noir plein, doublés en satin noir; les passes sont très-courtes des oreilles: une plume de coq, fixée par une agraffe d'acier, sont les seuls ornemens qu'on y adapte.

HOMMES — Comme autrefois nos galans chevaliers prenaient les couleurs de leurs Dames; c'est peut-être aussi par galanterie, pour quelques femmes qui se proposent d'adopter cet hiver le costume espagnol, que déjà l'on voit des hommes s'envelopper du grand manteau: c'était, dit-on, pour couvrir leurs amours de l'ombre du mystère, que les Espagnols avaient inventé ce vêtement; nos aimables Français se proposeraient-ils de devenir discrets à leur tour? certes, ce serait bien alors une mode nouvelle que nous aurions à annoncer.

DONATINE T.

---

## LES PRÉTENTIONS.

LES prétentions ont cela de fâcheux en ce qu'elles s'établissent souvent sur le genre de mérite que l'on ne possède que très-imparfaitement, et vous rendent indifférens sur vos avantages réels.

M<sup>me</sup>. D... est une jeune femme faite pour étonner par l'étendue de ses connaissances, la grâce de son esprit et la pureté de son langage. M<sup>me</sup>. D... attache très-peu d'importance à ces rares qualités: elle vise à faire de l'effet par sa figure: elle serait bien, très-bien, si elle voulait n'être que jolie; mais elle veut qu'on la trouve belle, et par une affectation dans le maintien, dans le regard, une recherche minutieuse dans sa parure, et jusque dans l'arrangement d'une mèche de cheveux, elle devient un objet presque ridicule: elle veut séduire les yeux, elle avait tout pour attacher un cœur; ainsi, par de fausses prétentions, elle a échangé le bonheur de sa vie entière contre le plaisir de quelques instans.

M<sup>me</sup>. C... est douée d'une imagination vive et brillante;

elle s'est créé des mots, pour peindre ses pensées, qu'elle exprime avec une grâce qui n'appartient qu'à elle : M<sup>me</sup>. C. . . a toutes les qualités du cœur jointes aux avantages de l'esprit. . . Que peut-elle désirer encore? acquérir une réputation littéraire; non pas en se livrant à un genre de composition où elle pourrait exceller et se faire un nom qui serait placé en ligne avec ceux de mesdames de Genlis, Cottin et Montaulieu; mais elle prétend s'élever au-dessus de toutes les femmes du siècle: elle s'occupe d'une tragédie! . . . M<sup>me</sup>. C. . . pourrait-être la plus aimable femme de Paris, elle en deviendra la plus ridicule.

Je me rappelle qu'il y a quelques années, un auteur composa un petit recueil de pensées, qu'il intitula: *Les Petits riens*, par un amateur sans prétentions; ce titre était modeste sans doute: mais n'y avait-il pas même beaucoup de prétentions en annonçant ne pas en avoir; l'auteur se donnait lui-même un démenti formel par son épigraphe que voici:

La sage et prudente nature  
A mis dans tout être pensant  
Le désir, plus au moins pressant,  
De vivre, après sa mort, dans la race future.

Cet auteur *sans prétentions* ne visait rien moins qu'à l'immortalité par *ses petits riens*, qui eussent été de très-jolies petites choses, s'il les eût offertes au public sous un titre moins affecté; titre qui lui valut, dans le tems, cette raillerie amère que lui adressa un journaliste, en lui reprochant de ne donner au public que des *petits riens*.

Si vos vers sont peu de chose, lui dit-il:

« Quel besoin si pressant avez-vous de rimer!  
» Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer? »

Les prétentions nuisent à la beauté et à l'esprit; pour moi, je bornerai toujours les miennes à tâcher de ramener les femmes à cette aimable simplicité, qui ajoute tant de prix aux avantages qu'elles peuvent avoir reçus de la nature.

DONATINE T.

## VARIÉTÉS.

## LE PESTIFÈRE.

LA famille est réunie; le vieux père, auprès du foyer domestique, joue avec ses petits-enfans, la mère fait les apprêts du repas du soir; on n'attend plus qu'Edmond, le fils aîné. Il est parti depuis le matin pour vendre à la ville voisine les produits de la ferme; il ne revient pas et il est déjà huit heures. Lui serait-il arrivé quelque malheur! de funestes pressentimens préoccupent ses bons parens. Le vieillard cherche à appaiser leurs inquiétudes; mais la sécurité qu'il leur veut inspirer, elle est loin de son cœur. C'est ainsi que le malade tout prêt à expirer, cherche à consoler les siens et murmure qu'il se trouve mieux quand sa langue est déjà glacée par la mort.

Cependant on frappe à la porte: c'est moi, ma mère; je reviens bien tard. Je vous amène un étranger que j'ai surpris dans nos montagnes; il ne voulait point me suivre, il m'ordonnait de l'abandonner; mais je me souviens des leçons que vous avez données à mon enfance: nous ne devons pas laisser souffrir celui que nous pouvons secourir, et j'ai forcé ce jeune homme à m'accompagner.

On fait asseoir l'étranger. Il paraît souffrant, il appuie souvent son front entre ses deux mains, il prononce des paroles incohérentes et sans suite. On respecte son désordre: « Il est tourmenté par quelque chagrin violent, dit la mère; » que nous sommes heureux de l'avoir recueilli, il se serait » laissé mourir de froid ». A ces mots l'étranger lève la tête, ses traits sont décomposés par la douleur: « Imprudens! » savez-vous qui je suis? Ah! pourquoi m'avez-vous con- » traint à entrer chez vous ». Quel malheur ces sinistres paroles ont-elles annoncé?

Le repas est fini; Edmond s'approche de l'étranger, il veut l'aider à se lever pour le conduire vers le lit de paille où il doit reposer ses membres fatigués. « Retirez-vous, s'écrie » l'inconnu, en se précipitant à l'autre bout de la chambre, » ne me touchez pas, je donne la mort ». Cette exclamation a glace d'effroi toute la famille. Edmond commence à se repentir de sa bienfaisance. Quel homme a-t-il fait entrer dans

sa maison ! Malheureux montagnards ! vous êtes loin de soupçonner l'hôte épouvantable que vous avez reçu : celui à qui vous vous félicitez d'avoir donné un asile, a amené la mort avec lui : c'est un pestiféré. Vous l'avez admis à votre table comme les empereurs d'Orient appellent dans leur conseil ce grand-visir ambitieux et cruel qui doit un jour les frapper et anéantir leur famille.

On entend un grand bruit : des soldats se présentent ; ils viennent à la recherche d'un homme qui a franchi les lignes militaires destinées à arrêter les pas d'un fléau destructeur. Cet homme, ils le reconnaissent au milieu de la famille ; ils poussent un cri d'horreur et s'échappent en courant.

Edmond prend son père sur ses épaules : le nouvel Énée veut fuir un mal mille fois plus horrible que le feu ; mais il est bientôt obligé de rentrer. La maison est entourée de toutes parts. L'autorité a interdit la fuite à ces malheureux ; elle les condamne à mourir pour sauver une population entière. Ainsi dans une tempête, le capitaine jette dans les flots une partie de son équipage pour sauver le reste.

Deux jours après, la mère et tous les enfans avaient succombé. Le pauvre vieillard, déjà glacé par l'âge, n'avait pas été atteint de la contagion, et il n'avait pu se dérober au spectacle horrible qui venait de se passer sous ses yeux. La vie lui est devenue insupportable. Il se précipite sur le corps de son fils, le presse dans ses bras, le couvre de baisers, et demande la mort à ces restes corrompus : le lendemain le parricide était consommé.

La maison de ces infortunés montagnards est encore debout : elle contient leurs dépouilles empestées. Le voyageur se détourne de sa route pour ne pas respirer un air contagieux : le toit hospitalier, qui depuis deux cents ans avait chaque soir servi d'asile aux hommes égarés dans les montagnes, est devenu un objet d'effroi ; et la maison d'une famille vertueuse recèle le germe d'une maladie qui pourrait, en quelques jours, détruire toute une génération.

A. G.

## LE RAPPEL;

Par M<sup>r</sup>. A. Béraud (1).

QU'IL nous soit permis de dire en passant quelques mots sur une pièce de vers que nous avons sous les yeux. Elle est remplie de belles pensées; l'auteur s'élançe dans la carrière avec une noble audace, et déjà il égale les talens les plus brillans: ses idées sont remplies de force; elles sont vastes; on sent que M<sup>r</sup>. A. Béraud sera un des hommes distingués de notre époque.

L'espace circonscrit de notre journal ne nous permet pas de faire un long article sur le *Rappel*, les deux vers que nous en citerons ne peuvent manquer de donner l'envie de le lire; ils sont pris au hasard; les voici:

M<sup>r</sup>. A. Béraud engage ses compatriotes à rester fidèles au foyer qui les a vu naître.

Et n'oublions jamais, qu'en nos pressans besoins,  
Un Français qui s'exile est un guerrier de moins.

M. D....

## NOTICE SUR JEANNE D'ARC.

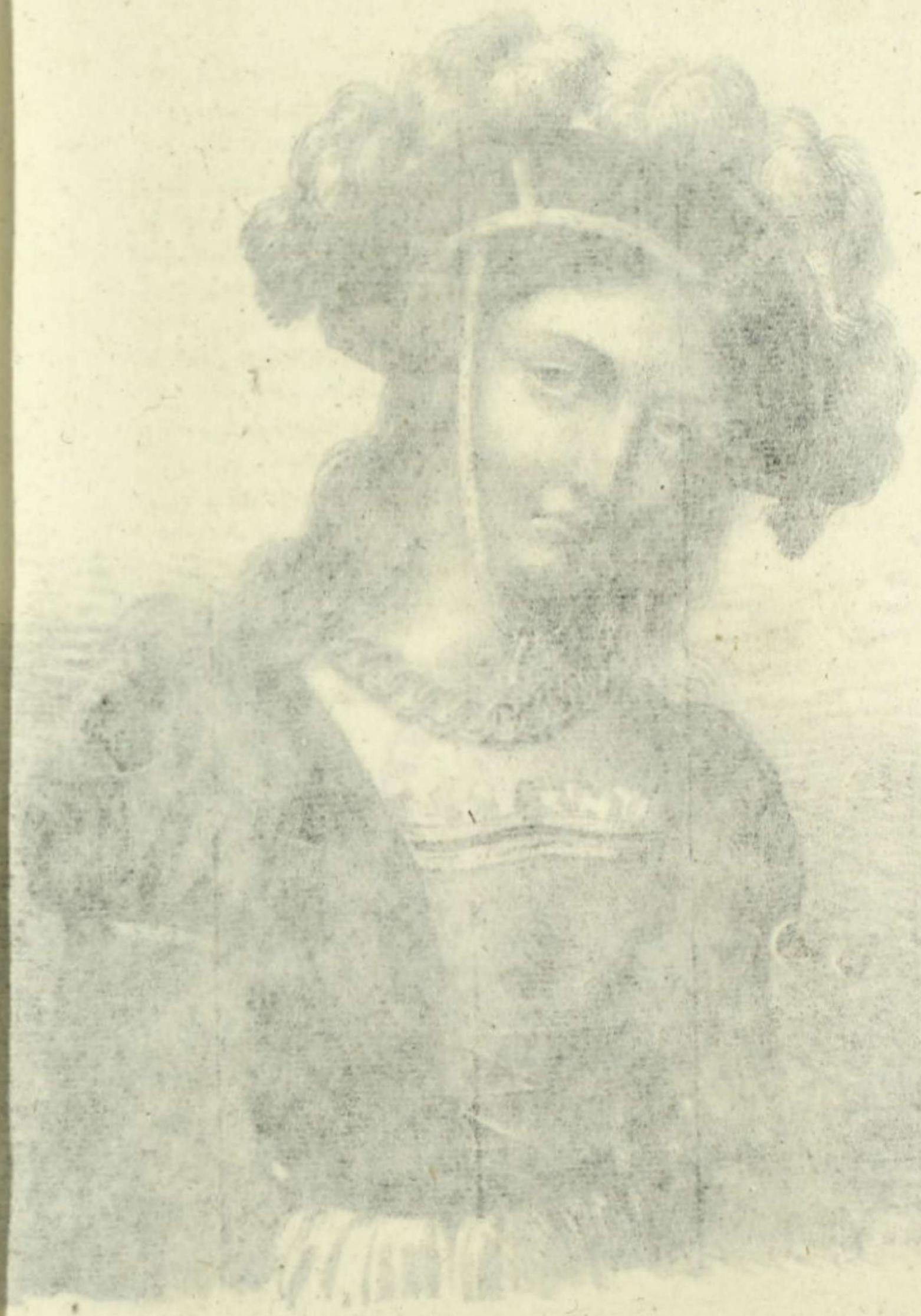
LE lieu qui vit naître Jeanne d'Arc, le village de Domrémy, vient d'être témoin d'un spectacle à la fois noble et touchant: celui de la valeur rendant hommage au génie libérateur de la France.

Le 29<sup>e</sup>. régiment d'infanterie de ligne, qui vient de quitter Verdun pour aller occuper les places de Belfort et d'Huningue, a rendu publiquement à la mémoire de l'héroïque Jeanne les honneurs militaires que méritent un nom cher à tous les Français.

M<sup>r</sup>. le baron de Penguern, colonel de ce régiment, digne appréciateur de toutes les vertus guerrières dont-il pourrait lui-même servir de modèle, a saisi avec empressement l'idée

---

(1) A la librairie nationale et étrangère; quai des Augustins, n<sup>o</sup> 17.



Jeanne d'Arc

(Museum of the Nation)

## LE RAPPEL.

Par M<sup>r</sup>. A. Béraud (1).

Qu'il nous soit permis de dire en passant quelques mots sur une pièce de vers que nous avons sous les yeux. Elle est remplie de sages pensées; l'auteur s'élève dans la carrière avec une noble audace, et déjà il égale les talents les plus brillans: ses idées sont remplies de force; elles sont vastes; on sent que M<sup>r</sup>. A. Béraud sera un des hommes distingués de notre époque.

L'espace circonscrit de notre journal ne nous permet pas de faire un long article sur le *Rappel*, les deux vers que nous en citerons ne peuvent manquer de donner l'esprit de la pièce; ils sont pris au hasard; les voici:

M<sup>r</sup>. A. Béraud engage ses compatriotes à rester fidèles au foyer qui les a vu naître:

Et n'oublions jamais, qu'en nos premiers besoins,  
Un Français qui s'exile est un guerrier de moins.

M. D. . . .

## NOTICE SUR JEANNE D'ARC.

Le lieu qui vit naître Jeanne d'Arc, le village de Domrémy, vient d'être témoin d'un spectacle à la fois noble et touchant: celui de la valeur rendant hommage au génie libérateur de la France.

Le 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, qui vient de quitter Verdun pour aller occuper les places de Belfort et d'Épinal, a rendu publiquement à la mémoire de l'héroïque Jeanne les hommages militaires que méritent un nom cher à tous les Français.

M. le baron de Péguera, colonel de ce régiment, digne appréciateur de toutes les vertus guerrières dont il peut lui-même servir de modèle, a salué avec empressement l'idée

(1) A le Génie national, et inséré dans le journal des Augustins, n<sup>o</sup> 27.



*Jeanne d'Arc.*

*(Nouv. Jour. des Dames).*



d'en donner la noble inspiration à ses jeunes soldats en présence du monument élevé à la valeur et à la fidélité.

A cinquante pas de Domremy, la troupe, sous les ordres de M<sup>r</sup>. le lieutenant-colonel de Régniac, se forma par pelotons, et, au son d'une musique guerrière, entra dans le village le drapeau déployé.

Le régiment en carré entoure la fontaine qui supporte le buste de Jeanne d'Arc, les tambours battent aux champs, la musique fait entendre les airs chéris des Français, les soldats présentent les armes, les officiers saluent de l'épée, le drapeau s'incline, et peu après, sous la garde de quatre grenadiers, est placé sous la protection de celle qui sauva sa patrie et son roi.

Ce fut alors que M<sup>r</sup>. le maire de Domremy se présenta suivi de plusieurs jeunes filles vêtues de blanc, et toutes élèves de l'école d'enseignement mutuel, fondée par autorisation de Sa Majesté.

Deux d'entre elles sortirent du groupe : et tandis que l'une adressait au corps des officiers un compliment plein de grâce et de simplicité, l'autre attachait au drapeau une guirlande de roses blanches entrelacée de branches de laurier, emblème ingénieux de l'innocence unie à la valeur.

Cette scène attendrissante fut interrompue par les cris mille fois répétés de *Vive le roi ! vive à jamais le nom de la Pucelle !*

Un repas avait été préparé et offert à MM. les officiers ; les villageois de leur côté emmenèrent les soldats, et chaque grange devint bientôt une salle de banquet, où, confondus dans les mêmes sentimens, soldats et villageois répètent, jusqu'au moment du départ, les mêmes cris d'amour et de ralliement. Nous devons ajouter que les habitans de Domremy, satisfaits de leurs hôtes, ne voulurent les quitter qu'à plus d'une lieue de leur village.

---

## THÉÂTRES.

SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

*Médée.*

IL était six heures dix minutes et l'on n'avait pas encore ouvert les portes du premier péristyle où sont obligées de

s'arrêter les personnes qui ont des billets donnés et toutes celles qui ont des entrées de faveur. Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'administration du théâtre de l'Odéon a le droit d'en agir de cette façon avec MM. les auteurs, dont l'entrée est un droit incontestable et non pas une faveur. Mais nous sommes persuadés que la publicité d'un pareil abus est le véritable moyen de le faire cesser.

Enfin, nous entrons; la salle est pleine. Point d'orchestre; on frappe les trois coups d'usage et la pièce commence. Le premier acte d'une tragédie n'est jamais d'un très-grand intérêt, et d'ailleurs chacun sait que Médée ne paraît qu'au second; on attendait Mlle. Georges avec impatience; elle paraît, triple salve d'applaudissemens; elle parle, triple salve d'applaudissemens, et certes ils étaient bien mérités. Nous citerons la scène 3<sup>me</sup>. entre Créon et Médée; celle-ci raconte l'histoire de l'expédition des Argonautes; chacun sait de quel secours leur fut la magicienne.

Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense;  
 Vous, jouissez du reste et par mon assistance;  
 Pour les avoir sauvés je ne demande rien,  
 Je vous les laisse tous... mais laissez-moi mon bien.

Il est impossible de dire d'une manière plus juste, plus vraie, plus passionnée, ces quatre vers, dans lesquels mademoiselle Raucourt n'avait pas su trouver d'effet. Au reste, jusqu'à la fin du 4<sup>me</sup>. acte Mlle. Georges s'est montrée constamment à la hauteur de son rôle. Je n'aurai qu'un reproche à lui adresser, et il est si léger, que peut-être ferai-je mieux de n'en pas parler, mon observation roule en entier sur le costume de Médée, et sur les accessoires de la scène d'évocation. Il me semble que Médée couverte d'un manteau noir, les cheveux flottans, au milieu des tourbillons de flammes et de fumée, compléterait entièrement l'illusion; il faudrait qu'elle se tint un peu éloignée de l'avant-scène, car la distance lui donnerait, comme à tous les objets qui l'entourent, cette physionomie mystérieuse et fantastique dont chacun se fait l'idée, et qui semble devoir accompagner les opérations d'une magicienne. Si mon article tombe par hasard sous les yeux de Mlle. Georges, je l'engage à réfléchir sur l'influence que produirait alors sa voix sur l'imagination ébranlée du spectateur. A. D.

